

1. Dos à la mer

Juillet 1990 et quelques, la lande est belle, mais seulement dans mon esprit parce qu'il n'y a pas de lande au dehors. Juste une sale journée d'été. Chaude, comme il se doit. Triste, comme il se voit. Longue, comme est ce mois.

Elle avait une haute opinion d'elle-même, et à juste titre je dirais. Mais elle craignait que ceci ne se voie, que les gens ne partagent pas son opinion, qu'ils soient contrariés par sa supériorité, ou qu'ils la trouvent orgueilleuse, que sais-je encore... et elle le cachait, ce qui entraînait chez elle un manque de confiance en soi. Elle se trouvait donc toujours un peu avec deux façons d'agir. Celle qu'il conviendrait si elle se laissait aller, et celle qui convenait pour ne pas

faire trop de remous. Les remous autour de soi font perdre du temps et de l'énergie. Ce n'est pas trop l'énergie qui lui manquait mais le temps. Car plus on a d'énergie moins on a de temps, c'est bien connu. Cela doit bien d'ailleurs constituer quelque part une formule mathématique. Avec un beau coefficient, grec peut-être.

Mais quand elle m'a quitté elle n'a pas perdu de temps, ni beaucoup d'énergie non plus. Le coefficient aurait pu être évité, et peut-être le grec aussi. Mais non, je ne crois pas qu'elle soit partie avec un grec. Que ferait-elle d'un grec? J'aurais pu lui demander si elle me trompait, mais elle m'aurait simplement répondu: «Détrompe-toi.»

C'était, comme par hasard, également une sale journée d'été. Face à la mer. Je vais finir par abhorrer l'été. La mer, je détestais déjà. Elle a juste dit: «Voilà, c'est fini, je te quitte.» Et elle est partie. Dos à la mer. Très sport, elle me laissait la carte postale. Si ça se trouve elle avait toujours rêvé de quitter quelqu'un comme ça. C'est tombé sur moi. Et d'ailleurs, n'est-ce pas ce qui se fait de mieux de nos jours? Pas de longs discours, pas

d'atermoiements, pas d'ambiguïté. Court, simple et efficace. Un peu banal tout de même. Surtout pour quelqu'un qui a une haute opinion de soi... même à juste titre.

Mais il n'y a peut-être pas de mode d'emploi pour quitter quelqu'un. C'est un peu à la tête du quitté. J'en conclus donc que j'ai une tête à faire court. À moins que ça n'ait été à cause de la chaleur, du manque d'air, des gosses qui criaient bêtement. Séparation ou pas on ne pouvait pas s'attarder trop. Pour ma part je n'ai jamais quitté quelqu'un. Je m'arrange toujours pour être quitté plutôt que quitter. Je n'ai pas le courage de quitter. Même un adieu court, surtout court, je ne pourrais pas. Alors qu'être quitté je commence à avoir une certaine expérience, j'allais dire habitude! La première fois bien sûr on est ébranlé. Forcément, sans l'amante l'amant se lamente. Après, on peut être passagèrement déprimé. Puis on remonte la pente doucement. Il arrive parfois qu'une même personne vous quitte, revienne, vous requitte, re-revienne et ainsi de suite. C'est un jeu. Ça fait un bon entraînement. Une désensibilisation.

Mais je crois que ce ne sera pas le cas avec elle. Ce ne doit pas être possible avec quelqu'un qui a une haute opinion de soi. Cette séparation est du sérieux. Une fois l'ébranlement contrôlé, plusieurs questions se posent. Puis-je la reconquérir? Mais même en admettant que ce soit possible, le faut-il? Avec ma tête de quitté court je ne peux répondre à ces questions. Celle qui me ronge est: pourquoi m'a-t-elle quitté?

Nous nous sommes rencontrés par hasard, mais sans surprise. Dans les rencontres le hasard est une habitude. Sans hasard pas de rencontre, et vice versa. Mais avant de verser dans le vice nous sommes restés vertueux un bon moment. Suivant sa devise «je ne me couche jamais le premier soir» nous avons erré dans les rues de la ville. Par chance (et par hasard!), c'était une grande ville avec plusieurs rues, bien longues. Elle était avenante mais pas la première venue.

À la première avenue je l'ai embrassé. Ne voulant pas perdre son temps elle m'a embrassé aussi par la même occasion. Nous avons encore un peu erré et nous nous sommes quittés (j'aurais

dû déjà y voir un signe!) au petit matin. Non sans avoir échangé le sésame nécessaire pour se recontacter.

Même avec toute son énergie elle travaillait à ne pas faire grand-chose dans une administration quelconque, comme il y en a tant dans une grande ville pleine de rues et de hasard. Je ne faisais pas grand-chose non plus. Cela nous donnait beaucoup de temps pour errer. Et nous avons beaucoup erré.

Elle s'appelait Aude. C'était une passionnée, une idéaliste, comme beaucoup de femmes. Pour elle, toutes les citrouilles peuvent un jour se changer en carrosse. Elle n'aimait pas ce travail peu valorisant, elle aurait aimé se rendre utile, soigner les malades, aider les pauvres, et surtout les malades pauvres, mais la vie en avait décidé autrement. Combien de personnes réussissent-elles à réaliser leurs rêves? Au moins un de leurs rêves? Avant d'abandonner devant des circonstances contraires. Combien continuent de lutter? Elle n'était pas sans travail, elle était bien médecin mais du travail. Le travail du

médecin du travail est-il un travail de médecin ? Beaucoup moins que celui du médecin du sans-travail en tous les cas.

Je me fais au contraire très bien à l'idée de ne rien faire, ou plutôt, à l'idée de ne pas en faire beaucoup, ce qui est très différent. Mes rêves ont toujours été plus irréalistes qu'irréalisables. J'aurais voulu être *guitar-hero*, même tard, même hero. Ou voyant. Mais les vrais voyants ne sont pas nombreux, moins devins. Être marin m'aurait aussi bien plu. Il y a des avantages, comme avoir la latitude de faire le tour du monde en quelques minutes, mais aussi quelques inconvénients, comme devoir toujours chérir l'amer. En réalité, je ne sais même pas ce que je suis capable de faire. On peut être cancre là et génie ailleurs. Mais je n'ai pas l'intention de le découvrir.

À quarante ans ma vision du monde est pessimiste mais je m'y suis habitué, et de pessimiste, elle est devenue simple. Pour moi le monde irait mieux s'il n'y avait de pathétique que la symphonie de Beethoven. Et comme on en est très loin je me suis construit une vie la

moins lucide possible. Cela commence par vivre en périphérie des choses, avec comme première règle de ne pas se lancer dans un travail acharné.

Le succès n'est qu'un essai de traitement de la peur de disparaître. En deuxième règle, pas de religion. Surtout ne pas croire. Les gens qui croient dur comme fer me sidèrent, et les jusqu'au-bouddhistes ne me paraissent pas très catholiques. Et puis c'est fatigant d'écouter les prophètes, il faut les croire sur parole. A-t-on plus de confiance en soi si on va de conscience en foi ? En troisième règle, refuser tous les extrêmes, même l'onction. Et enfin, rester jeune autant que possible. Mûrir c'est cinq sixièmes de mourir. Je conserve toutefois une grande quête, celle de l'amour. Une quête difficile mais gratifiante. Si en fermant les yeux on voit une femme souriante j'estime qu'on a une belle vie. Mais pas à tout prix. Mieux vaut souvent être seul qu'intrus. Je ne vis donc qu'avec deux choses essentielles, une ligne de conduite, et un espoir secret, celui de rencontrer une femme aimante.

Nous nous sommes revus dès le lendemain.